

Le Monde RadioTélévision Le 6-7 décembre 1997

Mardi 9 décembre 20.45 Arte

Eyal Sivan, un Israélien à contre-courant

Aqabat Jaber : une paix sans retour ?

En 1994, le réalisateur retourne dans les camps de réfugiés palestiniens. Portrait d'un jeune homme déterminé.

C'est en 1982 qu'Eyal Sivan vient pour la première fois à Aqabat Jaber. Jeune photographe de mode, il a repéré les lieux qu'il croit vides. Il découvre "le problème palestinien" et "le mensonge israélien". Habité par une colère qui ne le quittera plus, il garde ses clichés dans un tiroir, quitte Israël pour la France où il devient cinéaste.

Né en 1964 il Haïfa, dans une famille d'intellectuels originaires d'Amérique latine, Sivan reçoit une éducation laïque mais, à l'école il est élevé, comme tous les enfants, dans la vision héroïque de la naissance de l'Etat hébreu -la Palestine, terre vierge peuplée de quelques nomades. Il grandit dans le quartier nord-est de Jérusalem et noue une amitié avec un jeune Palestinien. Tous deux jurent de ne "jamais s'engager dans l'armée" ou "dans la lutte armée". Pacte d'adolescents.

Eyal Sivan a été un "lycéen provocateur". Première manif en 1973, avec ses parents, prémices du mouvement pour la paix. Première arrestation quelques années plus tard, pour l'ouverture des cinémas le vendredi soir. En 1978, il fait partie des "Tentes de quartier", mouvement de juifs orientaux des cités de Jérusalem qui s'oppose aux religieux et au racisme social. Le 16 novembre 1982 est un tournant. Soixante jours après le massacre de Sabra et Chatila, il doit s'engager dans l'armée : il refuse. La découverte du camp d'Aqabat Jaber, la guerre du Liban, lui ont donné ce *"sentiment terrible, cumulé, de la trahison de tout ce qu'on leur a enseigné, d'un mensonge. Je ne peux plus me balader dans ce pays sans avoir l'impression d'être là sur le dos de quelqu'un"*.

En 1987, il réalise le premier volet d'Aqabat Jaber : "Vie de passage", état des lieux du plus grand camp de réfugiés palestiniens construit au début des années 50. Chassées de leurs villages en 1948, 65000 personnes s'y entassèrent. Le camp s'est vidé en 1967, avec la guerre de Six jours, puis s'est repeuplé, se retrouvant ensuite parmi les nouveaux territoires occupés. Grand Prix au Cinéma du réel, ce document, tourné quelques mois avant l'Intifada, n'a jamais été diffusé par les télévisions Israélienne et française. Commence alors pour le cinéaste un combat sans concessions contre le sionisme. Il milite aux côtés de l'OLP Jusqu'à ce qu'une loi interdise tout contact avec l'organisation palestinienne), s'engage pour la liste progressiste pour la paix du général Matti Peled (précurseur des négociations israélo-palestiniennes). Sivan a rencontré le professeur Leibovitz au moment de la lutte des lycéens contre la répression religieuse. Personnalité phare, admirée autant que contestée, le philosophe est également le père spirituel du mouvement de soldats qui refusent le service militaire dans les territoires occupés. Ils ne sont pas sur les mêmes positions. Yeshayahou Leibovitz s'affirme sioniste, Sivan est pour la

création d'un Etat démocratique laïc, mixte. Ensemble, ils vont réaliser Izkor les esclaves de la mémoire en 1990, critique virulente du système éducatif israélien, de l'utilisation de la mémoire au profit du nationalisme. En 1993, il tournera "Itgaber, le triomphe sur soi", série d'entretiens avec le théologien. "Un hommage philosophique sur l'Etat et la loi, sur la question de la désobéissance." Entre-temps, c'est "Israland" (1991), métaphore sur les relations entre Israéliens et Palestiniens autour de la construction d'un parc de loisirs où travaillent sans se voir des ouvriers des deux communautés. Puis "Jérusalem(s), le syndrome borderline" (1994), sur les extrémismes religieux.

Hanté par le silence sur "le crime historique commis lors de la création de l'Etat d'Israël", Eyal Sivan retourne à Aqabat Jaber en 1994. Il rencontre quelques-uns des 3 000 habitants qui vivent encore dans le camp, sous administration palestinienne cette fois. Ce sera le second volet d'Aqabat Jaber : "paix sans retour ?" où les oubliés des accords d'Oslo expriment leur désir de retourner sur les terres arrachées en 1948. Le film, dérangeant, tombe mal politiquement ("*on était dans la réconciliation*"). C'est celui qu'on verra sur Arte. Eyal Sivan travaille actuellement, avec Rony Brauman, sur un long-métrage, à partir des archives filmées du procès d'Adolf Eichmann et basé sur "Eichmann à Jérusalem", d'Hannah Arendt. "Un film sur l'obéissance qui pose aussi la question du rôle des conseils juifs." Le projet, qui a reçu le soutien de la commission européenne et de nombreuses télévisions (ainsi que du CNC français), est curieusement refusé par les chaînes françaises, qui semblent craindre une nouvelle controverse créée par ce jeune homme déterminé pour qui le cinéma est d'abord un moyen d'expression politique.

Catherine Humblot